Zeitschrift: Revue de théologie et de philosophie et compte rendu des principales publications scientifiques

Herausgeber: Revue de Théologie et de Philosophie

Band: 37 (1904)

Heft: 1

Artikel: Le messianisme de Jésus de Nazareth

Autor: Chapuis, Paul

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-379750

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 15.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

LE MESSIANISME DE JÉSUS DE NAZARETH

PAR

PAUL CHAPUIS

Dans un précédent article[1], nous avons discuté, à propos de publications récentes, quelques-uns des problèmes de la vie de Jésus, essentiellement ses miracles et la notion du royaume de Dieu qui est le centre vivant de sa prédication. Cette idée, nous l'avons examinée et établie avec plusieurs de nos contemporains, entre autres, Ed. Stapfer, de Paris, et J. Weiss, de Marburg, comme revêtue de couleurs eschatologiques précises. C'est là la part, ou si l'on veut, le tribut que le Maître a payé à l'apocalyptique très florissante et très active à l'heure où il a vécu.

Aujourd'hui, il nous reste à examiner un troisième et capital problème, celui du messianisme. On le déterminera, dès l'abord, dans ses traits essentiels, en posant les questions suivantes : Quand et comment Jésus de Nazareth a-t-il proclamé sa messianité, s'il l'a jamais proclamée ? Une question de temps et une question de mode. Nous commencerons par la seconde qui, très logiquement, nous conduira à la première.

I

Ordinairement et pour une large part, on rattache tout d'abord le messianisme au titre de « Fils de l'homme », par lequel Jésus avait coutume de se désigner lui-même. C'est,

[1] Voir *Revue de théologie et de philosophie.*

peut-on dire, le nom qu'il emploie le plus souvent, quand il veut attirer l'attention sur le caractère spécifique de son œuvre et de son individualité[1]. Jadis, on s'en souvient, on croyait distinguer deux formes de l'emploi de ce nom. L'une aurait indiqué la profonde humilité de Jésus, sa grandeur dans la bassesse, pour ainsi dire ; ainsi : « Les renards ont des tanières, les oiseaux du ciel des nids, mais le *Fils de l'homme* n'a pas un lieu où reposer sa tête[2]. »

L'autre marquerait, au contraire, la grandeur du Maître et la sublimité du rôle qu'il s'attribuait. Ainsi ce texte frappant : « Le *Fils de l'homme* est maître même du sabbat[3]. »

D'autres auteurs, probablement les moins suivis, faisaient de ce nom le synonyme de « fils d'homme », désignation que l'on rencontre, à chaque pas, dans les œuvres du prophète Ezéchiel[4] ; il serait synonyme de notre « mortel » et marquerait, avec une sorte de solennité, le sentiment qu'avait Jésus de sa nature contingente.

Ce sont là des interprétations, assurément dignes d'intérêt, mais qui ont le grave défaut de ne pas reposer sur des données sérieuses ; ces opinions-là, dirais-je, ont l'air de simples généralisations, à peu près comme celles plus dogmatiques et plus philosophiques, qu'on voulait bien prêter au simple laïque, comme dit Wernle, que fut Jésus. Ainsi on a vu, dans ce sens générique, une indication de la nature humaine de Christ ; Néander l'entendait de l'homme idéal, non pas de celui qui est ; mais de celui qui devrait être.

Ces dernières années, cette désignation de Fils de l'homme a été l'objet de nombreuses et précises études qui ont aidé à déterminer mieux le sens de l'expression[5]. Wellhausen, pour citer quelques noms, a résumé, pour une part, sa pensée, en

[1] Au dire de Ph. Zahn (*Das Evangelium Matthäus 1903*), on trouve ce nom trente fois dans Matthieu, treize fois chez Marc, et Luc l'a vingt-quatre fois, un nom très ordinaire comme on voit.

[2] Mat. VIII, 20.

[3] Marc II, 28.

[4] Ezéch. II, 2 ; VI, 2 ; VII, 2 ; XI, 15, etc.

[5] Voici les principales études sur le sujet : Wellhausen, *Israël. und jüd. Gesch.*

faisant du fils de l'homme « l'homme normal relativement à ses rapports avec Dieu. » Sans renier absolument cette acception, Lagarde la considère comme un aramaïsme qui serait tout simplement le synonyme du substantif « un homme » ou, comme le dit Arnold Meyer, l'équivalent de notre « quelqu'un ». Tout récemment, un licencié en théologie, Paul Fiebig[1] a fait, sur ces matières, d'abondantes recherches, jusque dans le Talmud de Babylone et dans celui de Jérusalem, et il arrive, en substance, aux conclusions suivantes : Les sources consultées semblent démontrer que l'expression : « fils de l'homme » avait, à l'époque de Jésus, des sens assez divers, parmi lesquels ceux d'« homme » ou bien « un homme » ou encore « quelqu'un » sont les plus fréquents.

Mais, d'autre part, et sans discuter longuement, les Synoptiques, confirmés en cela par des textes de l'Apocalypse d'Hénoch et du IV Esdras, montrent assez clairement qu'au premier siècle de notre ère ce nom de Fils de l'homme paraît avoir été un titre assez connu du Messie, ce que Lietzmann et même Wellhausen, c'est un mot de J. Weiss, se sont donné beaucoup de peine à contester. Je n'entrerai pas dans le détail de ce débat qui, comme le professeur de Marburg l'a remarqué, est presque entièrement philologique et en somme sans portée essentielle dans la question. Bornons-nous à quelques observations générales.

Ce qui est vrai, tout d'abord, c'est que, à lire les Synoptiques, Jésus emploie ce nom propre presque aussi souvent que le pronom personnel de la première personne. Fréquemment même, si l'on veut bien comparer les textes entre eux, on verra qu'ici il y a « homme » ou « Fils de l'homme », tandis que le passage parallèle use du simple « moi ». Un des exemples les plus frappants est celui de Matthieu V, 11 : « Heureux serez-vous lorsqu'on vous outragera et vous persécutera et qu'on

1re édit. 1894, p. 312. Wellhausen, *Skizzen und Vorarbeiten*, VI, 1899; Dalmann, *Worte Jesu*, I, 1898; Drummond, The use and meaning of the phrase « The son of man » in the synoptic gospels. *Journal of theol. studies*, 1902; Arnold Meyer, *Die Muttersprache Jesu*, 1895; Lietzmann, *Menschensohn*, 1896.

[1] P. Fiebig. *Der Menschensohn, Jesu Selbstbezeichnung*, 1901.

dira, faussement, contre vous toute espèce de mal *à cause de moi.* » Dans Luc VI, 22, le même logion est reproduit ; mais ici le *à cause de moi* est remplacé et en quelque sorte précisé par un *à cause du Fils de l'homme.* Autre exemple : Dans Matthieu XVI, 13, Jésus demande : « Qui dit-on qu'est le *Fils de l'homme* ? » Marc, dans la même narration, VIII, 27, pose, au contraire, la question en ces termes : « Qui dit-on que *je* suis ? » Ces parallèles, qu'on pourrait aisément multiplier, sont assurément très dignes d'attention. Mais, la conclusion qu'on en tire n'est-elle pas très douteuse et ne faut-il pas peut-être chercher la cause possible des deux formes de narration dans des raisons rédactionnelles ? Il serait possible, par exemple, que le *moi* de Matthieu rende une autre rédaction, une autre traduction des Logia que celle que Luc a eue sous les yeux. Il est possible encore que ce *moi*, s'il est le fait des Logia, ce qui reste douteux, ait semblé, au troisième synoptique, un terme trop abstrait et moins immédiatement saisissable que celui de Fils de l'homme.

Du reste, comme le dit très bien Barth [2], « si l'on y prend garde, on verra que Jésus n'emploie ce titre de Fils de l'homme que dans un cadre précis d'idées (ce qui n'est pas le cas du pronom personnel) ; tout d'abord, lorsqu'il parle de sa tâche et de sa destinée personnelle. Le Fils de l'homme est venu pour servir [3], pour chercher et sauver ce qui est perdu [4] ; il répand la bonne semence, pendant les jours du Fils de l'homme [5] ; il souffrira beaucoup, mais il reviendra dans la gloire [6]. Tout lecteur des évangiles, par contre, sentira que Jésus ne dirait pas : « Donne à boire au Fils de l'homme, » mais seulement : « Donne-moi à boire [7]. » Ensuite, cette expression se rencontre volontiers quand, pour une cause ou une autre, le Maître se pose et se distingue en face des autres hommes, spécialement en face de ses auditeurs. En tant que Fils de l'homme il se distingue des oiseaux du ciel et des

[1] J. Weiss, *Die Predigt Jesu, vom Reiche Gottes*, 2e édit. 1900, p. 162.

[2] Barth. *Hauptprobleme des Lebens Jesus.* 2e édit. 1903, p. 234.

[3] Mat. XX, 28. — [4] Luc XIX, 10. — [5] Mat. XIII, 37. — [6] Luc XVII, 22.

[7] Mat. XVII, 12 ; XVI, 27 ; Jean IV, 7.

renards[1], de Jean Baptiste[2], de Jonas[3], de Judas Iscariot[4] et même de Dieu et du Saint-Esprit[5]. En face de l'impersonnel, au contraire, Jésus usera volontiers du pronom de la première personne : « Il a été dit aux anciens.... mais *moi* je vous dis[6]. » En un mot, il s'appellera lui-même Fils de l'homme, lorsque, d'une façon ou d'une autre, il s'agit de relever ou de souligner la tâche spéciale de sa vie. »

Ce sont d'utiles et je crois en somme concluantes observations. Mais il faut creuser davantage encore et nous demander, si possible, quelle est l'origine de ce titre très spécifique. Jésus, remarquons-le encore, se le donne lui-même, mais jamais ses auditeurs ne l'emploient. Ils se contentent des noms usuels de Rabbi[7], fils de David[8], mais aucun d'eux n'use jamais de l'appellation que nous discutons. C'est dire déjà qu'elle n'était pas une expression courante et populaire et c'est précisément pour cette raison, comme nous le montrerons, que Jésus l'a choisie. Mais auparavant essayons d'en dire l'origine précise, qui jettera quelque lumière sur la signification historique de ce nom, si discuté depuis un siècle à peu près.

Or, pour ce qui est de l'origine, tous les historiens sont à peu près d'accord pour la trouver dans le fameux texte de Dan. VII, 13. Les arguments en faveur de ce point de vue sont nombreux et concluants. Nous les dirons tout à l'heure. Seul, si je ne me trompe, Gunkel de Berlin, le savant auteur de *Schöpfung und Chaos*, un livre qui semble devenir classique, estime que ce nom Fils de l'homme n'aurait aucun rapport avec l'apocalypse de Daniel[9]. C'est bien là dépasser la mesure ; que Jésus ne l'ait pas lu, qu'il n'ait pas eu entre les mains de manuscrits de l'ouvrage, je veux bien le croire, mais qu'il n'ait pas été informé par la synagogue, dont il suivait régulièrement les cultes, par l'opinion où cette apocalypse nourrissait les préoccupations et les passions du

[1] Mat. XXVI, 24, — [2] Marc II, 10.; Mat. XII, 32. — [3] Mat. V, 21 et passim. — [4] Mat. XXVI, 24. — [5] Marc II, 10; Matth. XII, 32. — [6] Mat. V, 21 et passim. — [7] Marc IX, 5; XI, 21, etc. — [8] Math. XV, 22.

[9] *Zeitschrift für wissenschaftl. Theologie.* XLII, 4. p. 587 et suivantes.

messianisme national, cela, au contraire, me paraît malaisé à admettre. En tout cas il est facile de montrer par les réponses du Maître devant le sanhédrin[4] que s'il n'avait pas lu, ce qui s'appelle lire, les textes de Daniel, il en avait du moins appris quelques affirmations principales, ne fût-ce que par la tradition commune que ce document avait fortement imprégnée. Et ce nom de Fils de l'homme, s'il n'a pas été puisé dans un manuscrit, ce qui est fort possible, ne peut guère procéder que de là. Mais quel est son sens dans la vieille apocalyse?

Ici, on le sait, il se trouve dans les « visions nocturnes » que décrit le voyant. Il contemple, sortant de la mer, quatre grands animaux, un lion qui a des ailes d'aigle, un ours, un léopard et un monstre à dix cornes. Ce sont là les symboles, tous les exégètes sont d'accord sur ce point, des grands empires du temps, de leur force matérielle et brutale. A ces figures de la force bestiale des empires mondains est opposée une autre figure, semblable a un fils d'homme, littéralement « comme un fils d'homme » qui n'émerge pas du sein des flots, mais descend *du ciel sur les nuées*. A lui est donnée la domination définitive, la puissance, le pouvoir.

Sans entrer dans des considérations exégétiques, qui nous entraîneraient trop loin, il est permis d'affirmer que dans le document original ces figures colossales des quatre animaux désignent dans le style des apocalyses les empires du monde qui environnent le peuple de Dieu. Leur plus sérieux attribut, leur plus frappante et leur plus sérieuse qualité est la puissance matérielle. A cette force est opposé le peuple d'Israël, incarné dans la figure du fils d'homme. Malgré des apparences moins terrifiantes, malgré, dirais-je, son apparente faiblesse, c'est elle qui a la vraie force qui vient du ciel; aussi reçut-elle, dans l'apocalypse, la domination et triomphe des adversaires. Cette vision du chapitre VII est en quelque mesure parallèle à celle de la statue en métaux divers et aux pieds d'argile que vient anéantir la petite pierre qui se détache de la montagne[1].

[1] Mat. XXVI, 64. — [2] Dan. II, 31-35.

Il est dès lors probable, je dirai plus, il est certain que pour l'écrivain de l'apocalypse, cette figure « comme un Fils d'homme » désigne non pas le Messie, comme on l'a pensé parfois, mais le royaume messianique, la *malcuth* attendue et désirée ou encore plus exactement le peuple d'Israël, dont la faiblesse, surtout aux jours troublés des Macchabées, contraste avec la force colossale des grands empires du monde. C'est de lui que sortira la délivrance, c'est lui qui l'emportera avec Dieu contre toutes les puissances matérielles et mondaines.

Mais il est non moins certain que dans la suite, dans le siècle qui précède l'ère chrétienne, la synagogue et ses écoles ont assez généralement et naturellement traduit cette figure du Fils d'homme, comme étant celle du Messie.

C'est en tous cas ainsi que ce titre apparaît dans le IVe Esdras, un document de date incertaine, qu'avec d'autres historiens je crois postérieur à l'an 70 de notre ère, date de la ruine de Jérusalem. Il figure également et avec plus de précision dans une autre apocalypse, celle d'*Hénoch*, dont quelques parties, les plus anciennes, paraissent remonter au règne d'Hérode le Grand (37 ante-Christum — 4 post-Christum) et peut-être plus haut encore. Qu'on me permette de rappeler le texte de IV Esdras (chap. 13) : « Et vidi et ecce hic ventus ascendere fecit de corde maris *quasi similitudinem hominis*. Et vidi et ecce convolabat *ille homo* cum nubibus cœli. »

Il me paraît difficile de ne voir pas l'étroite parenté de ce texte avec l'apocalypse de Daniel ; ici et là par des procédés différents, c'est une figure, « comme une ressemblance d'homme » dans Esdras, « comme un Fils d'homme » dans Daniel. En outre un plus loin, on l'a vu, cette ressemblance d'homme est remplacée et traduite par « cet homme. » Et cet homme ne peut guère dans le contexte de l'apocalypse qu'être une désignation, vague peut être, mais d'un vague voulu, du Messie.

L'apocalypse d'Hénoch est plus précise encore et on y pourrait relever des textes nombreux et instructifs. Je me

borne au principal (chap. 46) : « Je vis quelqu'un qui était chargé de jours (?);.... sa tête était blanche comme de la laine... et à côté de lui se trouvait une autre figure dont le visage était *comme la ressemblance d'un homme*.... Et je m'informai auprès d'un ange.... de ce *fils d'homme* et il me répondit : celui-ci est *le fils de l'homme* chez qui la *justice* habite. »

Ici encore, c'est toujours comme chez IV Esdras la ressemblance d'un homme, le « comme un fils d'homme » de Daniel, et Hénoch lui aussi interprète la figure ; il en fait celle *du* fils de l'homme et lui donne cet attribut, messianique par excellence, de la justice [1].

Nous pouvons conclure : La figure du fils d'homme de Daniel est devenue dans la suite, les citations que je viens de faire le montrent clairement, un type de l'apocalyptique et ce type désigne le Messie des temps futurs que toutes ces apocalypses représentent comme imminents.

C'est ce type que le Maître a choisi pour se désigner lui-même et ce type est, par essence, eschatologique. Je veux dire que Jésus, nous le verrons bientôt, tout Messie qu'il se sent et se sait, projette néanmoins cette dignité dont il est certain dans un avenir prochain, très prochain, exactement comme le Royaume de Dieu lui-même qui va venir.

Aux yeux de Jésus, le choix de cette désignation messianique, qu'avaient créée les siècles antérieurs, avait, semble-t-il, un double avantage. Elle était indicatrice du rôle auquel il prétendait et dont il était certain, mais en même temps cette notation avait quelque chose de réservé et ne devait se montrer qu'aux esprits réfléchis.

Le nom de Fils de l'homme lui rappelait sans cesse ce qu'il prétendait être et plaçait devant ses yeux la conviction et le but de sa vie : le royaume qui va venir et dont il sera le Messie. Ce nom, pour lui, projetait dans le royaume toute sa

[1] J. Weiss, ouv. cité, p. 163. — Voici encore quelques textes d'Hénoch, également caractéristiques : XLVIII, 2 ; LXXII, 7, 9-14, etc. Voy. Schürer, *Geschichte des jüdischen Volkes im Zeitalter Jesu Christi*. Seconde édition 1898, second vol. p. 527.

lumière et tous ses trésors, mais s'il donnait à entendre qu'il était le Messie, il ne jetait pas en pâture aux foules ignorantes et passionnées une pensée, une passion propre à réveiller tous les appétits. Le nom de Fils de l'homme, moins connu, moins significatif que les autres, était plus ou moins demeuré dans les écoles et n'offrait pas les dangers d'autres désignations plus courantes. Il avait, dirai-je, quelque chose de presque ésotérique.

C'est un caractère frappant de l'œuvre de Jésus, que les évangiles indiquent clairement, des historiens récents ont raison de le relever, que la manière réservée, on dirait presque timorée, qu'il a observée dans son messianisme.

Non seulement il défend aux malades que sa miséricorde a guéris de dire, quand ils l'ont pressenti, qu'il est le Fils de Dieu, autrement dit le Messie [1], afin d'éviter l'inévitable, la dangereuse confusion entre son messianisme tout imprégné de religiosité et d'héroïsme moral, jusque dans ses représentations apocalyptiques elles-mêmes, avec le messianisme tout politique, tout charnel de ses compatriotes ; mais il met à sa proclamation, même indirecte [2], une réserve, je dis plus, une pudeur caractéristique. On dirait qu'il désire et qu'il veut faire surgir cette confession du cœur même de ses adhérents alors qu'il les aura conquis en grand nombre et préparés et insensiblement amenés à la faire. Il prépare les siens au royaume qui va venir et il ne saurait prématurément leur jeter comme une pâture dangereuse cette haute pensée. A cet égard le titre de Fils de l'homme qui disait délicatement son messianisme, sans le proclamer à tout venant, mais en attirant l'attention des âmes les plus profondes, était admirablement choisi et, dans ce fait, je crois reconnaître un des côtés, et non le moins frappant, de la pédagogie du Maître. Il ne veut à aucun prix du messianisme politique et charnel, il prépare le messianisme moral, traversé d'une haute spiritualité, malgré les traits apocalyptiques qu'il a hérités du passé et s'il n'a pas totalement réussi à vaincre ce messia-

[1] Mat. VIII, 4 ; IX, 31, etc.

[2] Marc II, 28 ; Luc XI, 31-32, etc.

nisme charnel, même chez ses disciples, si même il a été en apparence vaincu par ses basses tendances, du moins a-t-il déposé quelques germes précieux qui lèveront chez les Paul et plus tard dans les écrits johanniques.

A ce sujet, nous avons, entre autres, deux textes extraordinairement impressifs, sur lesquels, avec J. Weiss[1], je voudrais un instant attirer l'attention. Ce sont tout d'abord les textes parallèles de Mat. X, 32 et de Luc XII, 8.

Le premier synoptique dit dans le discours missionnaire aux Douze : « Quiconque me confessera devant les hommes, *je* le confesserai aussi devant mon Père qui est dans les cieux. » Luc de son côté s'exprime ainsi : « Qui me confessera devant les hommes, le *Fils de l'homme* le confessera aussi *devant les anges de Dieu.* » Au dire des plus compétents exégètes, la tournure qu'emploie Matthieu, plus simple, plus aisée est sans doute ici, comme souvent, une amélioration littéraire, tandis que Luc a probablement une forme plus rapprochée des Logia hébreux de l'apôtre péager.

La manière dont les textes cités, dit encore le professeur de Marburg[2], mettent en parallèle le *moi* et le *Fils de l'homme*, montrent une fois de plus que Jésus évite soigneusement de s'identifier avec le Messie glorifié qui, pour lui, reste toujours une grandeur eschatologique, réservée à un prochain avenir. Il en parle comme d'une chose qui sera et, si l'on veut bien réfléchir, cette manière, au premier abord étrange, de s'exprimer est au fond des plus naturelles. Si Jésus, dans son sentiment intérieur, a jugé impossible de dire par exemple : C'est moi qui suis le Messie, ou bien c'est moi qui suis le Fils de l'homme de Daniel, on comprendra, sans même parler des motifs indiqués plus haut, que sa réserve profondément humble l'ait empêché d'exprimer hautement ses espérances d'avenir et de dire, par exemple, sans autres : Je reviendrai sur les nuées du ciel. Tout homme quelque peu délicat éprouverait exactement ce même sentiment.

Paul, le grand apôtre, parle quelque part des visions et

[1] J. Weiss, ouv. cité, p. 107.

[2] J. Weiss, ouv. cité, p. 168, 169, 170.

révélations[1] dont il a été privilégié. Il ne le fait pas volontiers, mais avec une visible retenue. Quand il ne peut faire autrement que de communiquer aux autres ces faits de sa vie intérieure, il le fera avec une pudeur accentuée et presque à contre-cœur. Il parle d'un homme en Christ[2] qui a fait ces profondes expériences à peu près comme si cet homme était quelqu'un d'autre que lui-même.

De même Jésus aura, en parlant et pour parler de ses préoccupations centrales, adopté avec reconnaissance ce nom spécifique de Fils de l'homme qui lui permettait, si je puis ainsi dire, de faire vibrer la corde des sentiments qui le remuaient jusqu'au fond de son être, sans les faire résonner dans l'âme de ceux que paralysaient les aspirations du messianisme politique et charnel qu'il avait, en des heures de réflexions et de luttes morales, définitivement exclu de son programme[3].

Car il importe, pour saisir l'âme du Maître dans toute sa profondeur, d'avoir toujours devant les yeux l'inspiration centrale du royaume de Dieu qui va venir et autour duquel se groupent en un faisceau toutes les pensées, toutes les sentences qu'il a exprimées. Ce royaume de Dieu, nous l'avons souligné et le répétons encore, est pour Jésus une grandeur eschatologique qui n'est pas, mais qui va incessamment se réaliser; dès lors, s'il se sait, s'il se sent le Messie de ce royaume, cette pensée, cette haute espérance, disons mieux, cette certitude immense a, elle aussi, une part de futur. Il se sait le Messie; on dira plus exactement encore, il sait qu'il *sera* le Messie et cette perspective qui se prépare, qui est un secret à demi révélé, le préoccupe sans cesse; il la voit devant lui lorsqu'il considère les succès de ses disciples envoyés en une tournée d'évangélisation et il contemple alors, dans les tressaillements de son âme, Satan tombant du ciel, comme un éclair qui, de la nue profonde, rejoint le sol[4]; il la voit encore et se réjouit lorsque, en présence des rabbins soupçonneux et inquiets, il refuse le miracle qu'on lui réclame et parle et de Jonas et de Salomon et ces figures le transpor-

[1] 2 Cor. XII, 1 et s. — [2] 2 Cor. XII, 2. — [3] Mat. IV, 1-11. — [4] Luc X, 18.

tent vers sa préoccupation constante et il s'écrie avec force : Et voici, sous vos yeux plus que Salomon[1] ! allusion certaine au messianisme dont il attend la proclamation en même temps que celle du royaume. Outre ces heures où vibrent les cordes intimes, il montrera ce messianisme autant qu'il peut le montrer en s'appelant sans cesse le Fils de l'homme. Plus il avance dans sa carrière, plus les temps deviennent graves, les oppositions et les hostilités dangereuses, plus deviennent nettes et solennelles ses affirmations messianiques.

Nous constatons ce progrès, ou cette élévation, tout particulièrement à l'heure la plus solennelle de sa vie, racontée en substance, d'une façon identique, par les trois synoptiques[2]. Jésus, arrêté par Judas de Kerioth et sa troupe, est amené, aux premières heures de la matinée du 14 nisan, devant le tribunal ou le sanhédrin. On l'interroge sur les dépositions de quelques témoins à charge qui l'accusent d'avoir dit qu'il pouvait détruire le sanctuaire et le reconstruire en trois jours, une pensée qui fait pressentir la déchéance de la Thorah et que le diacre Etienne reprendra sous une forme analogue. C'était un propos lancé, dans la dernière semaine[3], et qui avait été déformé, en plusieurs variantes, par le bruit public. Aussi, les témoignages ne sont-ils pas concordants, dès lors, légalement peu concluants. En face d'eux, le Maître interrogé garde le silence ; alors, le grand prêtre, directeur des débats, pose à l'accusé la question centrale face à face et produit ainsi une diversion qui amènera la perte du Galiléen. Il adjure Jésus de dire ouvertement si, oui ou non, il est le Messie. Alors, à cette heure solennelle et unique, lui, qui toujours avait parlé avec prudence et réserve de cette certitude intime, ne peut plus se taire. Son devoir est de parler et de dire ouvertement, sans ambages, ni précautions qui seraient vaines d'ailleurs, la substance même de ses certitudes. Son âme est agitée, la conviction de sa vie qu'il est, qu'il sera le Messie, le fait tressaillir, et devant le

[1] Mat. XII, 42.

[2] Mat. XXVI, 57-75 ; Marc XIV, 53-72 ; Luc XXII, 54-71. Voir Holtzmann. *Leben Jesu*, 1902.

tribunal qui le condamnera, en face de tous ces regards des prêtres et des rabbins qui sont fixés sur lui, il lâche une catégorique affirmation. Es-tu le Messie? — Je le suis — et alors il ne craint pas d'y ajouter ce texte de Dan. VII, 13, qui est comme le court commentaire de ce qu'est le fils de l'homme : « *Dès l'heure présente*, s'écrie-t-il, tant est forte sa conviction, vous allez voir le Fils de l'homme s'asseoir à la droite de la puissance et venir sur les nuées du ciel. » Toute sa conviction est là, claire, lumineuse. Il a senti et compris le plan de Dieu qui veut que le Messie passe par la mort, mais après la mort, il ressuscitera et alors se manifestera le royaume dont il est le roi. Du ciel il va revenir sur les nuées.

Il n'y a pas de parole qui, plus clairement, nous dise ce qu'est le Fils de l'homme ; elle nous montre que pour Jésus ce terme désignait sûrement le Messie, et à l'heure où il va mourir, devant ses juges, il le proclame enfin avec une sainte hardiesse.

Mais ici se pose la seconde question que nous avons rappelée au commencement du présent article. Quand, depuis quand ou à quel moment de sa carrière Jésus s'est-il su le Messie ?

Les réponses des historiens différent et je rappelle les trois essentielles qui ont été données. Les uns se prononcent pour la fin du ministère et se concentrent, en quelque sorte, sur la scène de Césarée de Philippe [1], d'autres désignent le baptême [2] de Jésus, quelques-uns, enfin, comme Wrede de Breslau, dans son récent ouvrage [3], nous disent que le Maître ne s'est jamais donné lui-même comme le Messie.

Nous pouvons être très bref sur le premier point de vue. Il est représenté, entre autres, par Renan [4], qui voit dans la proclamation de Césarée de Philippe, comme une dernière tentative desespérée de conjurer la ruine, puis, avec infini-

[1] Mat. XVI, 13-20; Marc VII, 27-30; Luc IX, 18-21.

[2] Mat. III, 13-17 ; Marc I, 9-11 ; Luc III, 21-22.

[3] Wrede, *Das Messiasgeheimniss in den Evangelien*, 1901.

[4] Renan, *Vie de Jésus*, 15e édit., p. 320-347.

ment plus de science et de sérieux, par Theod. Keim[1] et Albert Réville[2]. Mais, si l'on y regarde d'un peu près, la scène que nous venons de rappeler n'est nullement celle d'une proclamation messianique par le Maître lui-même, mais bien le moment où il interroge ses disciples sur l'état de l'opinion à son égard et sur leur propre opinion. C'est l'heure, où dans sa vie errante, au pied de l'Hermon, au milieu des oppositions croissantes des théocrates, il sent le besoin de recueillir la pensée des siens, d'autant plus qu'il va leur annoncer l'inévitable catastrophe qui s'approche et que les apôtres ne pouvaient rattacher à leur foi messianique.

Ce n'est pas Jésus, ce sont les apôtres ou tout au moins quelques-uns des apôtres qui, par la bouche de Pierre, confessent la messianité dont Jésus lui-même avait, depuis longtemps, conscience.

A lui seul, ce titre de Fils de l'homme, que Jésus a employé dès les débuts de son ministère, prouverait, si nous l'avons bien compris, que sa conscience messianique, disons sa certitude messianique, a une date beaucoup plus ancienne.

Aussi, avec Jean Weiss[1], pensons-nous, qu'en somme, il faut placer le début du messianisme, ou tout au moins, cette distinction est plus qu'une nuance, la certitude qu'a eue Jésus d'être le Messie, dans la scène du baptême. C'est là, du moins, que nous pouvons clairement saisir le fait. La tradition évangélique est, sur ce point, semble-t-il, constante et positive. C'est là, au bord du Jourdain, en sortant de l'eau du fleuve, que le Nazaréen perçut, il n'importe sous quelle forme, ce clair sentiment, cette ineffable certitude : Tu es *mon fils*, c'est-à-dire, tu es le *Messie*. On définirait bien l'heure du baptême de Jésus en disant que parti de Nazareth, sa bourgade natale, pour aller auprès du prophète du Jourdain, il y revint avec la certitude divine que Dieu le destinait au messianisme. Il y venait avec des pressentiments peut-être, avec des incertitudes et des hésitations aussi, ne fût-ce que pour se

[1] Keim, *Geschichte Jesu von Nazara*. 1871, t. II, p. 542-552.

[2] Réville, A., *Jésus de Nazareth*, 1897, II, p. 181-207.

[3] Ouv. cité, p. 134-158.

joindre, avec tant d'autres de ses compatriotes, par le baptême, dans l'eau lustrale, à la communauté de ses frères qui, avec Jean-Baptiste, se préparaient à recevoir le Messie qui va venir et qui tiendra en la main son van pour opérer le jugement et il rentra en Galilée avec cette conviction certaine, irréfragable : Tu es, tu dois être le Messie et tu le seras.

Voilà le fait dans son essence. On peut l'analyser encore, en chercher les comment et les pourquoi. Mais, ici, l'histoire reste muette ou à peu près muette, pour nous montrer, une fois de plus, que nous ignorons le commencement des choses et surtout des plus grandes. Vous vous promenez, en un jour d'été qui annonce l'orage, dans la forêt ; le lendemain, vous contemplez, sur ces tapis de mousse, une infinité de clous d'or, qui sont le produit de la nuit. Vous ne les avez ni vu, ni entendu, si je puis ainsi dire, se produire. Ils sont là et c'est tout. Il en est ainsi de tous les commencements de la vie intérieure et s'il m'est permis de rapprocher des phénomènes spirituels, je comparerais volontiers ces commencements du messianisme de Jésus aux expériences de l'apôtre Paul qui nous dit, de sa conversion à l'Evangile, qu'elle est un fait voulu et produit par Dieu lui-même, qui a jugé bon de révéler son fils en lui. Voilà son baptême. « Lorsqu'il plut à Dieu, écrit-il dans les Galates[1], qui m'a mis à part dès le sein maternel et m'a appelé par sa grâce, de révéler son fils en moi.... » Voilà tout le drame. Il en est de même du messianisme du Maître.

« Si aujourd'hui, dit d'autre part et très bien Jean Weiss[2], nous ne pouvons saisir la prédication et la vocation des prophètes israëlites, sans les visions, les appels et les extases, dont ils nous parlent comme d'expériences positives, pourquoi devrions-nous, à propos du plus grand des prophètes et au mépris de la tradition, renoncer à une explication de son action ? Se sentir appelé à la vocation prophétique, c'est ce que ne dira aisément aucun homme réellement honnête, humble et pieux. Il faut qu'il se produise des faits, des

[1] Gal. I, 15-16.

[2] Ouv. cité, p. 155.

expériences qui l'obligent, qui le forcent de prendre sur lui cet appel. D'autre part, toute la manière de Jésus interdit de penser qu'il s'est, de lui-même, élevé à la carrière prophétique. »

C'est même un de ses caractères spécifiques que l'œuvre à laquelle Dieu l'a appelé et qui se présente à nous dans les cadres du messianisme, ait pour cachet particulier d'être une haute et profonde intuition divine. Car nous n'en sommes plus guère à ces conceptions enfantines qui nous parlaient d'un plan qu'aurait eu le Maitre. Il n'est pas un politique qui a souci de ses électeurs ; mais un homme qui a conscience de manifester Dieu, de montrer Dieu, une œuvre qui est bien la plus centrale et la plus haute que puisse rêver un être humain.

L'histoire ne nous dit rien ou presque rien, disions-nous plus haut, de la manière dont s'est formé en Jésus l'appel divin au messianisme, dont il a eu une si profonde conscience. C'est une germination intime et secrète comme celle du monde végétal. Et pourtant il existe un texte qui pourrait mieux nous expliquer et mieux nous faire pressentir vaguement les éléments de ce développement. C'est un filet de lumière dans cette nuit profonde.

Je songe au récit de Luc [1], qui nous raconte une visite des parents de l'enfant Jésus à Jérusalem, lors d'une fête pascale. Nous ne songeons point à discuter ce récit contesté et partiellement contestable. Il appartient au protévangile et s'il a pour auteur un chrétien essénien, du moins un homme sympathique à cette tendance, il est pour le moins étonnant qu'il signale avec intérêt ces rapports de Jésus avec le temple et son sacerdoce avec lequel l'essénisme avait totalement rompu. Il est possible et probable qu'au milieu de détails peut-être controuvés, nous ayons ici un reste d'une tradition exacte et ici je pense avant tout au mot lumineux de l'enfant de douze ans qui naïvement, aussi naïvement que pourrait le faire une véritable nature enfantine, s'écrie : « Ne saviez-

[1] Luc II, 40-52.

vous pas qu'il faut que je m'occupe des affaires de mon père[1] ! » On dirait que cette intuition de la paternité de Dieu, qui est la plus haute et la plus sublime des révélations que Jésus ait fournies à l'humanité, ait germé dans l'âme du fils de Joseph avec sa piété enfantine. Elle est là, elle apparaît, éclairant de sa lumière des ténèbres profondes et si l'on considère le ministère de Jésus il est très naturel de rattacher à cette intuition primitive toutes ses affirmations si originales sur le Père qui est aux cieux. En la forme personnelle que le Maître a donnée à sa pensée particulière quand il proclame Dieu son père et notre père, cette *intuition religieuse*, je souligne ces deux mots, ne procéde directement ni de la religion d'Israël, où pourtant se rencontrent les affinités les moins lointaines, ni de la philosophie païenne. Elle est, dans son sens profond et vrai, absolument originale et c'est elle qui, mieux que tout autre chose, note l'individualité spécifique du Nazaréen.

Quoi qu'il en soit, en partant de cette intuition aussi bien, pour fixer des textes, que de cette parole du même Luc qui nous rapporte en un seul mot les trente années qui séparent l'enfance de Jésus de sa maturité consciente en disant : « Et Jésus croissait en sagesse, en stature et en grâce devant Dieu et les hommes[2], » il est permis non pas d'affirmer mais de se représenter le développement de Jésus, spécialement la manière dont s'est épanoui jusqu'au baptême son messianisme. Ici, je le note avec une énergie toute spéciale, nous ne sommes plus en face des faits de l'histoire, mais en face des représentations qui permettent le prolongement des lignes connues.

Comme l'ont très bien remarqué Hase dans sa *Vie de Jésus*, qui tout naturellement rappelle les préoccupations passées, et partiellement Théodore Keim, on peut dans cette nuit de trente années qui précédent le baptême du Maître et les jours où il arriva aux certitudes de sa messianité concevoir deux chemins de croissance, le chemin du génie et le chemin, di-

[1] Luc II, 49.
[2] Luc II, 52.

rais-je, de la croissance naturelle. Tous les deux sont des hypothèses, je le note encore, mais des hypothèses plausibles.

Prenons le chemin du génie. C'est lui surtout qui se rattacherait à la parole de Luc. C'est ici qu'il faudra parler d'intuition. Dès l'enfance, à douze ans déjà, le fils de Joseph a le sentiment profond, naïf dans sa sublimité, que Dieu est son père. Il le dit à ses parents comme une chose qui va sans dire, sans affectation d'aucune sorte. On a eu, paraît-il, dans l'histoire humaine des phénomènes pareils. Plus d'un homme devenu grand a eu dès l'enfance le pressentiment, absolument inconscient d'ailleurs, de sa destinée. Tel homme de guerre, paraît-il, tel politique, tel peintre ont dénoté dès l'enfance, à la manière de l'enfance, les qualités qui les noteront plus tard, et Jésus, à son tour, aurait passé par le même chemin. C'est celui du génie que n'expliquent ni les hérédités, ni la race, ni le milieu, création pure qui précisément est sa marque distinctive. Je ne contesterai pas ce chemin possible. Dans la nuit où nous sommes, c'est assurément déjà un éclair qui illumine un instant la route, mais en tous cas, quelle qu'elle soit, cette route redevient ténèbres, et l'on prendra à peine cet éclair pour un poteau indicateur.

Mais voici le chemin de la croissance naturelle, qui n'est pas beaucoup plus net, mais peut-être moins inaccessible à notre esprit habitué à chercher invinciblement le pourquoi des choses. S'il ne repose pas davantage que l'autre sur des faits connus, du moins est-il en sa forme hypothétique plus accessible à nos habitudes ordinaires de pensée.

Jésus pendant ses trente premières années a vécu dans la bourgade du haut plateau galiléen. Il a de bonne heure, je ne note que les traits essentiels de l'hypothèse, travaillé dans l'atelier de son père. Sa nature contemplative le portait à l'observation des choses et des hommes. Il assiste au culte synagogal, il s'approprie peu à peu les espérances religieuses de son peuple, les sonde et les mûrit dans son cœur. Plus énergiquement et plus religieusement que d'autres il attend et salue en pensée le roi de l'avenir. Les années passent qui le grandissent et le mûrissent. Il attend toujours. Il

assiste avec ses compatriotes à l'agitation que produisit la révolte de Judas de Galilée. Son cœur s'émeut à la pensée que peut-être c'est le Messie qui approche. Mais Judas est écrasé, c'est la nuit, le Messie ne vient pas. Alors son âme religieuse met à profit les espérances déçues. Ce ne seront pas les hommes qui feront le royaume ; c'est Dieu qui le donnera et Dieu seul. Et si toi-même tu étais ce Messie ? Cette pensée éclate dans son cœur, il la repousse comme une tentation. Cette pensée revient et revient encore et toujours dans son âme ; elle lui devient une hantise qui peu à peu commence à le gagner ; il passe par les alternatives du doute qui l'assaille et des certitudes qui l'obsèdent.

C'est au milieu de ces réflexions et de ces combats moraux qu'arrivent à Nazareth, les bruits, les nouvelles de l'action de Jean-Baptiste. Avec d'autres le Galiléen est transporté ; il court sur les bords du Jourdain, se laisse gagner, et il veut se joindre du fond du cœur à la communauté qui se prépare à recevoir le Messie qui va venir. Il se fait baptiser et voilà que retentit en son âme la réponse aux prières et aux hésitations passées. « *Tu es mon fils !* tu seras le Messie. »

Assurément, me semble-t-il, ce chemin psychologique dont il serait facile de dessiner plus vivement les horizons, est, dans la nuit où nous sommes, plus compréhensible, plus analogue à nos chemins divers que celui que nous appelions tout à l'heure le chemin du génie.

Quoi qu'il en soit, l'un et l'autre et tous ceux que la pensée pourra imaginer aboutissent à nos conclusious dernières, aux faits connus que nous rappelons encore en une courte thèse :

D'après les synoptiques, écho de la plus ancienne tradition évangélique connue, c'est au baptême du Jourdain que Jésus de Nazareth paraît avoir reçu une nette conscience de son messianisme, qu'il a caractérisé durant tout son ministère comme l'œuvre du Fils de l'homme.

Voilà en substance nos conclusions, il en est une autre qui actuellement est très discutée et qu'a mise en relief le livre de Wrede[1], professeur à Breslau.

[1] Wrede, *Das Messiasgeheimnis in den Evangelien*. 1901.

III

Les vues de Wrede ont ceci d'intéressant qu'elles remettent devant nos yeux deux questions à la fois ; le problème du messianisme d'une part et le problème de la composition de nos synoptiques d'autre part. C'est, à mon sens, de ce dernier côté que l'étude de Wrede, qui a été très discutée [1], offre le plus d'intérêt et de profit. Nous résumerons ici brièvement sa pensée sur le messianisme, exactement sur le « secret messianique » de Jésus qui, dans tous les cas, mérite d'être considérée de très près, de plus près encore que je ne puis le faire dans le cadre de cette étude générale des principaux problèmes de la vie de Jésus.

Voici en substance les vues sur le messianisme, du professeur de Breslau. Il note tout d'abord, comme un des traits spécifiques de l'évangile de Marc, qu'il considère avec nous, comme le plus ancien, le secret messianique. Chez notre évangéliste, cette mention est pour ainsi dire stéréotype, on dirait presque classique [2]. C'est le cas avant tout dans les guérisons des démoniaques. Ces possédés reconnaissent Jésus comme le Messie, avant que jamais personne ne l'ait reconnu comme tel, avant même que Jésus lui-même se soit jamais déclaré le Messie. Le Maître leur interdit sévèrement de le proclamer, il ne veut pas de cette anticipation dangereuse. Wrede déclare, sans preuves bien positives d'ailleurs, que ces faits sont peu dignes de confiance, d'autant plus qu'on ne se rend pas compte comment ces malades sont arrivés à saluer toujours comme Messie un homme qui n'a jamais prétendu qu'il l'était. (?) Par contre, on se rend aisément compte com-

[1] Je signale en particulier la critique que Bousset de Göttingue a consacrée au livre de Wrede et que je mets largement à profit dans ces pages : *Theol. Rundschau*. Cahiers d'août et septembre 1902. O. Holtzmann, *Das Messiasbewusstsein und seine neueste Bestreitung*. Giessen 1902, puis un article du même auteur dans la *Zeitschrift für neutestamentliche Wissenschaft* 1901, p. 205-274. Voyez encore l'article de Baldensperger dans la *Theol. Litteraturzeitung* de Schürer 1902.

[2] Marc I, 23-25 ; I, 34 ; III, 11 ; V. 6 ; IX, 20. Voy. Wrede, ouv. cité, p. 23-51.

ment, dans la mentalité de l'époque, des puissances démoniaques peuvent être conçues comme faisant soupçonner la messianité de Jésus. Mais ce serait là, au dire de Wrede, un trait légendaire qui montrerait Jésus chassant les démons afin qu'ils ne puissent pas éventer son messianisme.

On jugera de même façon les traits analogues qui, à propos d'autres infirmités, paralysies, etc.[1], guéries par Jésus, amènent le Maître à défendre la divulgation de la guérison. Toutes ces interdictions, dont Wrede ne croit pas possible de trouver le motif et qui d'ailleurs ne sont jamais suivies de l'effet voulu, sont sujettes à caution, si on les prend dans leur sens historique. Plus Jésus défend, plus sa renommée de guérisseur se propage. Les mentions de cette sorte ont chez l'évangéliste un autre but que le but prochain.

A cette première observation s'en ajoute, au dire de Wrede, une seconde également caractéristique. A entendre le second synoptique, le but de la prédication en paraboles de Jésus est de voiler le mystère du royaume de Dieu et nullement, comme le dit l'opinion vulgaire, de rendre plus aisée, par le moyen de cette figure, la compréhension des vérités enseignées. « A vous, dit Jésus, selon l'évangéliste, il est donné de pénétrer le mystère du royaume de Dieu ; mais à ceux du dehors, tout arrive sous forme de paraboles, afin que, tout en regardant parfaitement ils ne voient point, tout en entendant parfaitement ils ne comprennent point, et cela pour qu'ils ne se convertissent pas et qu'il ne leur soit point pardonné[2]. » A ces « gens du dehors, » aux profanes, en un mot, sont opposés les disciples auxquels Jésus révèle ses secrets, lorsqu'ils sont seuls entre eux, dans l'intimité de la chambre haute dont il faisait son domicile habituel.

Cette conception des choses repose, comme Julicher[3] l'a du reste montré dans sa classique étude des paraboles, sur le fait que la similitude paraît de prime abord avoir été saisie surtout dans le monde gréco-latin auquel s'adresse Marc,

[1] Marc I, 43-45 ; V. 43; VII, 36; VIII, 23-26.

[2] Marc IV, 10-12.

[3] Julicher, *Die Gleichnisse Jesu*, 2 vol., 2e édition.

comme un enseignement ésotérique. Elle procède de la pensée que dans l'enseignement du Maître il y a un côté populaire et un côté ésotérique. En tout cas, selon Wrede, dont à cet endroit nous ne comprenons pas très bien l'interprétation, même dans la parabole le secret messianique serait en première ligne renfermé. Nous aurions ainsi deux formes de ce dernier, d'une part les défenses de Jésus de le proclamer Messie et d'autre part son enseignement parabolique qui serait un des modes particuliers de son ésotérisme messianique.

La preuve ou la clef de cette pensée de Marc, le professeur de Breslau pense la trouver dans Marc IX, 9. Après la transfiguration, en descendant de la montagne, le Maître fait défense à ses disciples « de raconter à personne ce qu'ils venaient de voir, *si ce n'est lorsque le Fils de l'homme sera ressuscité d'entre les morts.* » C'est ici que le second synoptique souligne son point de vue: La messianité de Jésus est voilée durant la vie du Maître; elle ne sera pleinement mise en lumière qu'après la mort et la résurrection. C'est pourquoi les démons ne doivent pas la proclamer, c'est pourquoi aussi Jésus défend la publication de ses miracles, qui sont donnés comme des signes ou des preuves de sa messianité. Aussi tout son enseignement a-t-il pour le peuple comme un voile qui ne le laisse que faiblement transparaître.

« Voilà pourquoi, ajoute Bousset dans l'article indiqué, pour Marc la messianité de Jésus est en somme comme un mystère divin. Pour lui, Jésus n'est plus le Messie dans le sens du judaïsme[1], mais le fils surnaturel de Dieu, qui est d'une essence spécifique que lui a communiquée l'Esprit au jour du baptême. » Wrede estime, d'une façon erronée, à mon avis, que devant le sanhédrin[2], Jésus se donne, selon Marc (?), comme le fils surnaturel de Dieu, d'une essence particulière, car, ajoute-t-il avec l'ancienne orthodoxie, ce n'au-

[1] Wrede, ouv. cité, p. 65-81.

[2] Marc XIV, 61-63. Je note en passant que Marc a partout sensiblement la même forme que Matthieu, qui l'a tirée du second synoptique.

rait point été au sens juif un blasphème[1] que de se prétendre le Messie. Dans un autre texte encore[2], le centenier, qui est au pied de la croix, reconnaît Jésus comme le Fils de Dieu, au sens supérieur.

Tel est, en substance, le premier argument par lequel Wrede établit, chez Marc, ce qu'il appelle le secret messianique. Il nous en donne un second, sinon plus probant, tout au moins également intéressant.

Le professeur de Breslau note, avec insistance, combien souvent apparaît, dans Marc, l'absolue inintelligence des apôtres à l'égard des enseignements de leur Maître. Cela est surtout frappant, lorsque Jésus veut, en quelque sorte, les préparer à ses souffrances. Ce sont les prédictions, déjà notées plus haut[3], relatives à la passion, à la mort et à la résurrection du Fils de l'homme[4]. Wrede ne trouve pas ces données éclairantes. Il ne nie pas sans doute le fait en lui-même, mais il estime que la forme sous laquelle ces textes nous sont parvenus indique leur caractère peu historique[5].

Ces prédictions ne sont guère que des sommaires et des sommaires peu variés de l'histoire de la passion; chose étrange, ce sont, fait absolument rare, des prophéties qui ont eu leur accomplissement littéral, ce qui fait songer à des oracles *post eventum*. Mais ces paroles deviennent claires quand on comprend que la communauté primitive, partant de son postulat primordial, devait admettre, en fait, que Jésus avait nettement prévu ses souffrances et sa mort. Dès lors, insensiblement, elle a déformé la tradition évangélique dans le sens de son postulat.

On remarquera, en outre, que ces prédictions, toutes ou à peu près toutes, sont mises en un étroit rapport avec l'inintelligence des disciples. Marc ne parle pas d'une éducation des apôtres, mais les montre, du commencement à la fin,

[1] Marc XIV, 63.

[2] Marc XV, 39.

[3] Wrede, ouv. cité, p. 81-114.

[4] Marc VIII, 31 ; XIV, 7, 18-24, 27, 41 ; X, 38 ; XII, 6 et 10, etc.

[5] Marc IV, 13 ; IV, 40 ; VIII, 16-21 ; IX, 19, etc.

absolument oblitérés en face des révélations persistantes de leur Maître.

De ce fait comme du précédent, il faut tirer une conséquence : Dans la pensée de Marc, Jésus se révèle aux disciples comme il n'a pas pu se révéler au peuple, mais pour eux, comme pour le peuple, ses révélations demeurent lettre close, et de ce point comme du premier, il faut dire, selon Marc, que, d'après le plan de Dieu et la volonté de Jésus, le secret messianique ne doit être éclairci qu'après la mort et la résurrection du Maître.

Que résulte-t-il de ces faits ? Une telle conception du secret messianique semble exclure logiquement toute description de la vie de Jésus et, d'autre part, dans cette conception que Marc partage avec son époque, toute l'œuvre du Maître, son enseignement comme ses miracles, est en fait une constante démonstration, une démonstration voulue de son messianisme. Néanmoins, ces deux directions, d'apparence antithétique, sont au fond concordantes : Jésus ne cesse de manifester son messianisme, mais sans cesse ce messianisme reste un mystère et doit le rester.

Il en résulte que le jugement de Marc ne repose plus sur les faits et qu'il n'a plus une idée vraie sur la vie de Christ. Des données et des conceptions postérieures ont étendu un voile sur l'histoire proprement dite et, à cet égard, le second synoptique aurait, avec l'évangile de Jean, une étroite parenté. Mais, tandis que celui-ci absorbe, en quelque mesure, les faits dans l'idée fondamentale qui inspire l'écrivain, Marc avait conservé une tradition historique, déformée sans doute, mais plus concrète. C'est dire que l'évangile de Marc n'est pas, comme aujourd'hui on est encore disposé à le croire, le témoignage le plus historique de la vie de Jésus, bien qu'à d'autres points de vue, Wrede n'entende nullement diminuer sa valeur et accorde la plupart des faits de la conception aujourd'hui reçue par l'histoire littéraire.

Mais, c'est notre dernière question, cette conception du « secret messianique » qui domine le second synoptique est-elle historiquement explicable ? Wrede estime que dans la

communauté primitive, comme l'indiquent du reste les lettres de Paul et même les Actes des apôtres, on est parti de la représentation que c'est par la résurrection que Jésus a été déclaré Messie ou Fils de Dieu[1]. Telle serait la plus ancienne pensée de l'Eglise et cette pensée est encore conservée dans le fait que la communauté chrétienne des premiers jours parle, non pas, comme nous, d'un retour du Messie mais de sa venue, de sa présence ou parousie. Il résulterait de là ce fait capital, sur lequel nous n'avons plus le temps d'insister, c'est que historiquement Jésus ne se serait jamais prétendu le Messie, mais que cette pensée ou cette conception s'est formée peu à peu, à mesure que tout le tableau de Jésus se concentrait sur la question messianique et, au fond des choses, si nous comprenons bien le professeur de Breslau, la conception du secret messianique, que représente Marc, indiquerait que, du temps de la vie du Maître, cette pensée avait été secrète, indirectement affirmée et soigneusement, mystérieusement gardée par lui-même. Marc nous donnerait ainsi comme le premier échelon de cette évolution qui aboutira, sous une forme nouvelle, au quatrième évangile puis à la christologie spéculative. L'évangéliste n'est pas, néanmoins, le créateur de cette pensée qui doit être née à une époque où l'on ne soupçonnait pas encore le messianisme historique de Jésus, qui en fait, c'est la conclusion dernière du volume, ne se serait jamais donné pour le Messie.

On comprend que ces conceptions nouvelles aient suscité un débat qui dure encore. Nous n'entrerons pas ici dans une critique détaillée de cette vue de l'histoire évangélique qui présente un grand intérêt. Bornons-nous, en terminant, à deux remarques principales, une observation historique proprement dite et une remarque d'ordre littéraire.

Le vice des vues de Wrede, dont, en tous cas, nous tirerons profit et avertissement, me paraît surtout reposer sur l'interprétation qu'il donne du texte de Marc IX, 9, relative à la défense de Jésus de parler de sa transfiguration avant que le Fils

[1] Rom. I, 3-4 ; Phil. II, 6 ; Act. II, 36.

de l'homme fût ressuscité des morts, c'est, au fond, le pivot du système historique du professeur de Breslau et nous sommes surpris qu'il ait choisi un pivot aussi faible pour une si large construction. Qui ne voit, en effet, que dans la pensée de l'évangéliste cette remarque s'applique exclusivement au récit de la transfiguration qu'il vient de faire et n'a nullement la portée d'une thèse générale comme le voudrait Wrede. Cette remarque est strictement limitée à la transfiguration, « elle n'est, comme le dit Bousset, que la formule qui doit expliquer comment une narration, d'ailleurs légendaire, tardivement entrée dans le cycle des récits de la vie du Maître, a pu être ignorée auparavant[1]. »

D'autre part, voici la remarque littéraire : Le livre dont nous venons de donner un rapide aperçu et qui mérite une critique de détails qui en montreront les erreurs nombreuses, a de nouveau, et c'était l'évidente intention de l'auteur, attiré l'attention sur le problème synoptique. Sans même modifier absolument les conceptions reçues au sujet de Marc, Wrede a attiré notre attention sur ce second synoptique qu'on se plaît généralement à considérer comme le plus ancien. Au livre de Wrede a répondu partiellement la belle publication de Jean Weiss[2] sur le plus ancien évangile. Un troisième et dernier article reprendra sur ces bases le problème synoptique.

[1] *Theol. Rundschau*, 1902, p. 348.

[2] J. Weiss, *Das älteste Evangelium*. Göttingue 1903.